Document généré le 12 oct. 2024 01:15

Francophonies d'Amérique

Lowell — le rêve et la réalité

Claire Quintal

Numéro 6, 1996

« Il n'y aura plus de Jeanne Sauvé et de Gabrielle Roy »

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1004632ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1004632ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (imprimé)
1710-1158 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Quintal, C. (1996). Lowell — le rêve et la réalité. *Francophonies d'Amérique*, (6), 159–170. https://doi.org/10.7202/1004632ar

Copyright © Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LOWELL — LE RÊVE ET LA RÉALITÉ

Claire Quintal
Institut français, Collège de l'Assomption
(Worcester, Mass.)

La ville de Lowell doit son statut quasi légendaire dans la littérature française et québécoise à l'écrivain breton, Louis Hémon. Son roman, *Maria Chapdelaine*, écrit en 1912, place son héroïne, Maria, devant la difficulté de choisir un prétendant. Après la mort de son fiancé, François Paradis, un voyageur du XXe siècle, bûcheron et trappeur, qui fait le troc avec les Amérindiens dans le nord de la province de Québec, Maria aura une autre chance de se marier. Deux hommes restent dans sa vie, chacun voulant l'épouser : Eutrope Gagnon, un défricheur-cultivateur comme le père de Maria, Samuel, qui se déplace constamment avec sa famille vers le nord, où il défriche de nouvelles terres pour la culture, et Lorenzo Surprenant, l'émigré qui a vendu sa terre au Québec pour s'en aller travailler dans les « manufactures[1] » de Lowell comme tant d'autres de ses compatriotes.

Ces trois personnages incarnent les trois types de l'homme canadien-français : le coureur de bois-voyageur est représenté par François Paradis, le défricheur-cultivateur par Eutrope Gagnon et l'émigré-ouvrier d'usine par Lorenzo Surprenant. L'auteur lui-même semble avoir préféré le voyageur-aventurier quand il choisit de le nommer François Paradis : François, qui reproduit l'orthographe ancienne de Français, et Paradis comme nom de famille. Dans le roman, celui-ci représente le ciel sur terre pour Maria, plus attirée, elle aussi, vers le coureur de bois que vers les types représentés par les deux autres soupirants. Hélas, François Paradis périra, « écarté... dans les grands brûlés, où la petite neige poudre terriblement et fait des falaises[2] », seul dans les vastes étendues des bois, ayant fait une tentative héroïque pour passer le temps des Fêtes avec Maria.

Maria, pour qui le mariage va de soi, aura donc alors à choisir entre le défricheur-cultivateur, Eutrope Gagnon, et Lorenzo Surprenant, l'ouvrier d'usine à Lowell. Gagnon sera finalement le gagnant une fois que Maria aura entendu ses « voix ». Car Maria écoutera « la voix du pays de Québec[3] » et elle restera dans son pays natal. Pour sa part, Lorenzo Surprenant rentrera sans doute à Lowell où il faut présumer qu'il épousera une jeune fille, émigrée comme lui-même.

Cependant, ce qui nous intéresse ici c'est l'image de Lowell gravée dans l'imagination naïve de Maria Chapdelaine par Lorenzo Surprenant dans sa tentative d'obtenir la main de la jeune fille. Maria se souviendra de tous les

menus détails de la description faite par Lorenzo des merveilles de la vie à la ville, lorsqu'elle aura à choisir entre la vie urbaine de la femme d'un ouvrier dans une ville américaine et la vie conjugale, comme sa mère avant elle, sur une terre lointaine, près du village de Péribonka dans la région du lac Saint-Jean au Québec. Elle est particulièrement tentée de suivre Lorenzo, car il peint en rose la vie dans les villes américaines. Il parle de cette « vie magnifique des grandes cités, de la vie plaisante, sûre, et des belles rues droites, inondées de lumière le soir, pareilles à des merveilleux spectacles sans fin[4] ».

Lorenzo peint la ville de Lowell, et la vie des gens qui y habitent, de façon vive à son interlocutrice silencieuse, mais avide de détails :

> Vous ne pouvez pas vous imaginer... Rien qu'à vous promener sur les trottoirs des grandes rues, un soir, quand la journée de travail est finie — pas des petits trottoirs de planches comme à Roberval, mais de beaux trottoirs d'asphalte plats comme une table et larges comme une salle —, rien qu'à vous promener de même, avec les lumières, les chars électriques qui passent tout le temps, les magasins, le monde, vous verriez de quoi vous étonner pour des semaines. Et tous les plaisirs qu'on peut avoir ; le théâtre, les cirques, les gazettes avec des images, et dans toutes les rues des places où l'on peut entrer pour un nickel, cinq cents, et rester deux heures à pleurer et à rire ! Oh ! Maria ! Penser que vous ne savez même pas ce que c'est que les vues animées ![5]

Telle que décrite par Louis Hémon, la ville de Lowell devient un endroit de rêve, merveilleux et étonnant, un Eldorado, tout comme devaient se l'imaginer les habitants canadiens-français de cette époque qui se décidèrent à émigrer.

Camille Lessard-Bissonnette, dans son roman *Canuck*, raconte une réalité très différente de la ville de Lowell. Voici sa description de l'arrivée de la famille Labranche à Lowell, en 1900 :

> Vic [une jeune fille de 15 ans], ayant Maurice à ses côtés, fait le tour de la plate-forme, s'arrête sur le trottoir en avant de la gare, regarde la rue sale qui s'éveille, les maisons grises qui s'ébranlent, les vitres ternies dont les toiles se lèvent et il y a un froncement entre ses sourcils. Longeant la gare il y a une côte. La fillette la gravit avec Maurice et, rendue sur le sommet, elle contemple quelques instants les bâtisses à « tenements » qui semblent toutes pareilles, les « shops » poussiéreuses, les usines enfumées et, entre ses lèvres, passent ces mots : « C'est ça les États ! Et c'est ici que je vais vivre ! »[6]

Allons plus loin. Comparons maintenant la description d'un logement d'ouvrier chez Louis Hémon avec celle qu'en donne la romancière Lessard-Bissonnette. La vision d'un chez-soi à Lowell, d'après le premier, tranche nettement avec celle de la romancière. Voici la description de Louis Hémon : « un joli plain-pied dans une maison en briques, avec le gaz, l'eau chaude, toutes sortes d'affaires dont vous n'avez pas l'idée et qui vous épargnent du trouble et de la misère à chaque instant[7] ».

Et voici la description du logis que la jeune Vic habitera avec sa famille :

> Ce même soir de mars 1900, la famille Labranche se trouvait installée dans un « tenement » de quatre chambres, au 4e, dont le loyer était de 3,00 $ par mois. Leur logement, en avant, donnait sur la rue poussiéreuse tandis qu'en arrière coulait le canal des moulins, aux eaux boueuses, sur les bords duquel ne poussait ni un brin d'herbe, ni un arbuste car des travaux de maçonnerie en avaient dicté le cours. À l'intérieur comme à l'extérieur de ce bloc il y avait longtemps que toute trace de peinture était disparue. Le bois des portes et fenêtres était rongé aux bords, probablement en protestation pour s'être fait ouvrir et fermer trop souvent et trop violemment. Les vitres démastiquées branlaient et, à certaines, des morceaux manquaient. Le plâtre des plafonds et des murs était tombé en maints endroits laissant des cavités ressemblant à des trous de rats par où l'on apercevait les lattes de la fondation. Les planchers en bois mou avaient des nœuds et des aiguillades partout laissant prévoir que sur un palier sans tapis, les enfants nu-pieds et les laveuses de parquet devaient se remplir d'échardes, au moindre frottement[8].

Cette description est-elle réaliste ? Après tout, les récits de Hémon et de Lessard-Bissonnette sont fictifs. Hémon n'a jamais visité Lowell et Lessard-Bissonnette a vécu et travaillé à Lewiston, Maine, bien qu'elle ait choisi de situer son roman à Lowell. On comprend pourquoi Lorenzo Surprenant, qui voulait à tout prix épouser Maria, ait pu embellir la réalité. Il est tout aussi possible que Lessard-Bissonnette ait exagéré la laideur du logement qu'elle nous décrit afin de dramatiser la misère des personnages de son roman[9]. Nous n'avons qu'à lire l'étude de George Kenngott sur la ville de Lowell pour apprendre comment vivaient vraiment deux familles canadiennes-françaises en 1909, soit neuf ans après l'arrivée des Labranche à Lowell :

> Dans chacun de ces logis il y a un poêle pour faire à manger et sur lequel on compte aussi pour chauffer toute la maison. Quand il fait froid, la famille entière, aussi bien que les amis et les voisins qui rendent visite, sont entassés dans la cuisine chaude, empestée d'odeurs de cuisson et de buanderie. C'est ainsi que la cuisine est à la fois l'endroit où on fait la cuisine, la boulangerie, le lavage, [elle sert de] salle de bains (on utilise l'évier pour se laver), de salle à manger, de salle de séjour et de salon[10].

Afin d'associer une description réelle aux récits fictifs de Louis Hémon et de Lessard-Bissonnette, ainsi qu'à l'étude sociologique de George Kenngott, voyons les mémoires non publiés d'Arthur Milot, né à Lowell en 1907, qu'il a intitulé « Cahiers de souvenirs d'enfance » :

> Les logis n'avaient aucune prétention de luxe. Un seul robinet d'eau froide, chanceux si le logis avait ses privées. D'autres partageaient avec les voisins sur le palier de l'escalier sans lumière. Pas d'électricité, et encore moins de chauffage central. En arrivant du Canada, les immigrés s'y étaient entassés en attendant de trouver mieux ailleurs[11].

Il ressort de ce passage que les logis occupés par les Canadiens français, au début du XXe siècle, n'étaient pas des taudis, mais néanmoins des logis sans grand confort. Où se trouvaient ces logements dans la ville de Lowell ?

Selon Richard Santerre, une forte majorité des Canadiens français ont habité un quartier qui comprenait les rues Ward et Perkins aussi bien que les rues Cheever, Aiken et Tucker.

> Dans les premières années de l'immigration, les Franco-Américains vivaient surtout dans l'*Acre* au pourtour de Broadway. Mais avec l'augmentation de la population, ils se sont répandus ailleurs en s'éloignant du centre de la ville vers l'espace libre des terrains près des usines de l'autre côté du *Northern Canal* à l'ouest de l'usine Lawrence. Les propriétaires, *The Locks and Canals*, décidèrent de louer des lots de construction. En 1875, Samuel Marin bâtit dans la rue Aiken le premier *block* dans le « Petit Canada » comme on vint à appeler ce quartier. Tôt après, E.H. Duprez suivit son exemple, et en 1884, Félix Albert construisit le premier bâtiment entre les rues Ward et Perkins. Le Petit Canada incluait alors les rues Cheever, Aiken, Tucker et Ward. Toutefois, aussitôt qu'ils ont eu assez d'argent, les Franco-Américains ont traversé le canal et ont acheté des propriétés dans le quartier mieux construit le long de la rue Moody. Les deux tiers de la population française vivaient dans le Petit Canada[12].

Comment était ce quartier ? Dans ses « Cahiers de souvenirs d'enfance », Arthur Milot parle aussi du Petit Canada de Lowell :

> Pour aller porter les dîners à ceux qui travaillaient aux « moulins » (on appelait universellement ainsi les filatures et les bonneteries en bordure de la rivière), il fallait traverser le Petit Canada. On pouvait ainsi voir les rues de gros blocs gris contenant six, huit, douze « télémènes » (c'est-à-dire : logis). C'était plein d'enfants de tout âge. Tous les locataires étendaient le linge du lavage sur des cordes qui allaient d'un bloc à l'autre. On aurait dit des drapeaux excepté que ce n'était pas aussi joli [...]
>
> Le Petit Canada était le quartier le plus pauvre de la communauté canadienne. Ceux qui y restaient n'attendaient que des jours meilleurs pour aller loger ailleurs, en économisant les multiples paies des membres de la famille[13].

La thèse de doctorat de Brigitte Lane sur Lowell contient une description très détaillée du Petit Canada de Lowell, tel que présenté par Mme Yvonne Lagassé, née en 1906 :

> Où j'demeurais, la Perkins commençait au Pont d'la Pawtucket jusqu'aux manufactures de Lawrence Hosiery. Et dans le P'tit Canada c'était comme une p'tite ville ; des magasins, i' en avait d'toutes sortes : la viande, les groc'ries, les stores à meubles... des stores à bonbons, même le store à pianos d'Monsieur Délisle. J'vous dis qu'du bonheur dans l' P'tit Canada, i' en avait ! Étaient toutes sortes des grosses bâtisses de quinze, dix familles. Je crois, la plus p'tite bâtisse était de six familles. À part de t'ça, le monde s'aimait. Et du bonheur, y en avait, parce qu'i'y avait d'l'amour ![14]

Cette même thèse comprend aussi la description d'Armand Morissette, o.m.i., qui est né dans le Petit Canada environ à la même époque :

> Il y avait des restaurants, des cafés, des épiceries, des charcuteries, des boulangeries, des magasins de variétés, petits et gros, des garages, les bicyclettes

> Bellerose, les beignets Rousseau... C'était vraiment un P'tit Canada ici. Les gens vivaient les uns dessus les autres dans des — on appelait ça des « blocs »[15].

Contrairement à Vital Labranche dans *Canuck* qui, à son arrivée à Lowell en 1900, doit laisser sa famille à la gare pendant qu'il cherche un logement pour sa famille, Félix Albert, qui avait d'abord pensé aller à Fall River, raconte ainsi son arrivée à Lowell dans son autobiographie, *Histoire d'un enfant pauvre* :

> En arrivant à la gare [en 1881] je fis connaissance d'un M. Jules Tremblay. Il m'offrit d'aller rester chez lui pour quelques jours en attendant que je trouvasse un logis.
>
> Il avait lui-même une grosse famille [Albert, qui allait avoir 19 enfants, en avait déjà 9 en arrivant à Lowell] ce qui faisait avec nous une jolie bande dans un logement. On passa une couple de jours chez M. Tremblay. On trouva un logis. Je voulais me poster au petit Canada, et ce fut là qu'on se fixa dans ce qu'on appelle le Block double[16].

Pour sa part, Peter Blewett dans *Cotton Was King* reconstitue le Petit Canada de Lowell et ses *blocks* avec la précision de l'historien :

> [L]a compagnie des *Locks and Canals* [...] louait les terrains aux gens — généralement à des Canadiens français pour un bail de seize ans —, ceux-ci y bâtissaient puis louaient les logis. Cet arrangement économique semble avoir dicté un style de bâtiment qui pouvait loger plusieurs locataires sur un lot plutôt petit. Les propriétaires bâtissaient de grandes maisons à trois étages appelées « blocs » à Lowell — contenant normalement vingt-huit logis de quatre pièces. Chaque logis avait deux chambres avec fenêtres, deux sans [fenêtres], des toilettes, mais sans baignoire, et chacun était chauffé par un poêle de kérosène ou de charbon. Il n'y avait pas de salon, juste une cuisine et des chambres à coucher[17]...

Dans *Record of a City*, une étude sur la ville de Lowell parue en 1912, l'année où fut écrit le roman *Maria Chapdelaine*, George Kenngott cite le *Rapport* de 1880 du Service d'hygiène de l'État du Massachusetts. Ce *Rapport* présente ainsi le Petit Canada :

> Ses dimensions couvrent moins de deux *acres* ; sa population (selon le recensement qu'on vient de faire) compte 1 076 âmes qui habitent dans vingt-quatre bâtisses à logements. [...] Les bâtiments sont, pour la plupart, de trois étages ou moins de hauteur et sont si rapprochés les uns des autres qu'il est difficile de passer entre eux. [...] Un des bâtiments les plus récents dans le Petit Canada, un immense caravansérail mesurant 206 x 44 pieds contient une population de 396 personnes. Chaque logement de cet immeuble (normalement de quatre pièces, sauf pour ceux du fond) ont deux pièces sombres, illuminées par de petites fenêtres hautes dans la cuisine seulement ; et des pièces complètement sombres et sans air sont fréquentes à travers tout le district[18].

Deux ans plus tard, en 1882, le *Rapport* du Service d'hygiène de la ville de Lowell se lit comme suit :

> La moyenne d'air en pieds cubes pour chaque occupant ne dépassera pas de beaucoup 200 pieds, alors qu'on calcule qu'il faut de 500 à 600 pieds pour le maintien d'une bonne santé. Quand ces logements sont entièrement occupés, il n'y a pas de population plus dense aux États-Unis sauf dans le *Ward* Quatre de la ville de New York[19].

Le Petit Canada de Lowell n'était donc nullement le beau quartier que Lorenzo Surprenant faisait scintiller devant l'imagination crédule de Maria Chapdelaine et ceux parmi les Franco-Américains qui pouvaient en sortir ont déguerpi le plus vite possible de ces bâtiments horribles que nous montre Camille Lessard-Bissonnette dans son roman *Canuck* et qui sont peints de façon si révélatrice par les historiens, les sociologues et par les rapports d'hygiène de l'État et de la ville elle-même.

La vie au travail est aussi décrite de manière fort contrastée dans *Maria Chapdelaine* et dans *Canuck*. Pour obtenir la main de Maria, Lorenzo fait miroiter la possibilité de faire de bonnes gages et même de mener une vie douce et sans obligation de travailler : « Là-bas, dans les manufactures, fine et forte comme vous êtes, vous auriez vite fait de gagner quasiment autant que moi ; mais si vous étiez ma femme vous n'auriez pas besoin de travailler. Je gagne assez pour deux, et nous ferions une belle vie[20]. »

Pour la femme de Vital Labranche, la vérité est tout autre :

> Labranche et sa femme eurent chacun un « set » de métiers dans la même section, de sorte que Vital put pousser dans les reins de son épouse pour que son travail fût plus parfait, de façon à ce que les enveloppes de paye fussent plus gonflées ! Elle ne se révolta pas car sa vie c'était la vie des femmes paysannes de son pays. Elle allait comme l'animal sous le joug, sentant bien les coups de fouet du maître, mais ne faisant aucun effort pour s'y soustraire.
>
> On avait essayé de faire apprendre le tissage à Vic mais, à la deuxième journée, l'enfant avait perdu connaissance, s'effondrant sur un métier et se faisant labourer l'épaule par une navette avant qu'on eût pu arrêter les lourdes machines en mouvement[21].

Le travail des enfants était aussi, trop souvent hélas, une nécessité très courante pour ces familles pauvres. Nous apprenons dans *Canuck* que Maurice, « qui était gros et grand pour son âge, on allait le faire passer pour 15 ans et, au lieu de l'envoyer à l'école, on allait lui trouver du travail soit dans le département du cardage, soit dans celui du filage où ils avaient toujours besoin de jeunes garçons[22] ».

Dans son introduction à *Immigrant Odyssey*, Frances Early remarque que « Félix [Albert] trouva de l'emploi à l'usine pour plusieurs de ses enfants. Puisque l'aîné n'avait que quatorze ans, ajoute-t-elle, le plus jeune Albert au travail devait n'avoir que neuf ou dix ans[23]. » Le récit d'Albert n'indique ni

surprise ni horreur devant cet état de choses. Pour lui, comme pour tant d'autres qui avaient dû se mettre au travail très jeunes pour aider leur famille à survivre sur une terre du Québec, le travail des enfants allait de soi.

Félix Albert ne travaillera jamais lui-même dans les usines. Il devint un petit commerçant à succès, pendant quelques années tout au moins, et propriétaire de bâtiments à louer. Il achètera par la suite une terre de 62 *acres* à Pelham, New Hampshire. Labranche aussi allait retourner à l'agriculture, mais sur sa propre terre au Québec.

Mais qu'en est-il du Lowell de l'écrivain *beat*, Jack Kerouac ? Né en 1922, Kerouac décrit les conditions de vie à Lowell à une époque plus tardive que celle que nous venons de citer. Félix Albert arriva à Lowell en 1881. La description d'Arthur Milot commence en 1889 et se poursuit en 1896, année où sa maison neuve est bâtie. « Canuck » arriva à Lowell en 1900 et nous devons présumer que Louis Hémon décrit le Lowell de 1910-1912 par l'intermédiaire de Lorenzo Surprenant. George Kenngott, qui écrit, lui aussi, en 1912, affirme que les conditions de vie, en ce qui a trait aux logements, s'étaient grandement améliorées pour la population franco-américaine. Sa déclaration de 1912 contraste heureusement, mais non pas complètement, avec les rapports du Service d'hygiène de 1880 et de 1882 :

> Les conditions de logement pour les Franco-Américains sont bonnes de façon générale. Tandis que certaines des propriétés occupées par eux sont vieilles, sans commodités modernes, elles sont confortables. Le plus grand danger est l'entassement des familles dans les grandes maisons à logis au « Petit Canada »[24].

Dans les années 20, les conditions n'étaient plus insupportables. Arthur Milot présente l'année 1896 comme le point tournant de ce changement, pour sa famille à lui tout au moins, et l'année 1916 comme le début d'une époque nouvelle pour la famille Milot.

> L'aurore de jours meilleurs commença à poindre pour ces deux familles lorsqu'elles déménagèrent dans la maison neuve que mon père fit bâtir à Pawtucketville, nouveau quartier sur la rive gauche de la Merrimack. Le ménage de notre famille fut le premier à passer sur le pont neuf de la rue Moody, en 1896...
>
> La maison neuve que Papa fit bâtir en 1896 marqua une étape importante, mais il fallut quand même pendant encore vingt ans faire la cuisine sur le poêle à charbon, laver à la planche ou au moulin à bras, s'éclairer au gaz, vivre de plus en plus à l'étroit pour faire place aux enfants qui ne cessaient de se multiplier. Ce n'est qu'en 1916 que Maman put ouvrir pour la première fois le robinet d'eau chaude dans une vraie baignoire, appuyer sur le bouton d'éclairage électrique et vivre enfin dans une maison où il y avait place pour tout le monde[25].

Kerouac habita plusieurs logements à Lowell. Il mentionne, dans *Dr. Sax*, un de ses rêves sur son vieux quartier et le « logis situé sur le coin de goudron ridé, haut de quatre étages, avec une cour, des cordes à linge, des pinces à

linge, les mouches bourdonnant au soleil[26] ». Dans *Maggie Cassidy*, Kerouac peint de la façon suivante les logis typiques d'alors :

> de vieux logements canadiens-français ordinaires de bois à deux étages avec des cordes à linge, des galeries [...] avec des lumières brunes dans la cuisine, des ombres sombres, la vue imprécise d'un calendrier religieux ou d'un paletot sur une porte de penderie quelque chose de triste et d'utile sans prétentions et pour les garçons qui ne savaient rien d'autre, le domicile de la vie véritable[27].

De façon curieuse, Kerouac utilise les mots « ombres », « sombres » et « triste » pour décrire les logis de ses amis ou le quartier. Lorsqu'il parle de son foyer à lui, tout s'éclaire, car c'est là où sa mère préparait des repas succulents. Les souvenirs du foyer de son enfance sont étroitement liés à la cuisine, son poêle et la nourriture abondante et délicieuse que Mme Kerouac y cuisinait.

> [...] ou comme quand une porte de cuisine est ouverte en hiver permettant à des glaçons d'air frais de s'immiscer dans le rideau chaud et gonflé de la chaleur odorante du poêle de cuisine... disons un pudding à la vanille... je suis le pudding, l'hiver la buée grise. Un frisson de joie a parcouru mon corps — quand j'ai lu de la tasse de thé de Proust — toutes ces soucoupes dans une miette — toute l'Histoire par le pouce — toute la ville dans une miette savoureuse — j'ai eu toute mon enfance dans des vagues de vanille d'hiver autour du poêle de la cuisine[28].

Il est intéressant de noter que Kerouac associe même sa naissance à l'heure du repas. Dans *Dr. Sax*, il écrit : « je suis né [...] dans la rue Lupine, en mars 1922, à 5 h de l'après-midi à l'heure rouge — partout du souper[29] ». Rentrant de la bibliothèque municipale avec sa sœur « Nin » un samedi de 1936, juste après la grande inondation de cette année-là, qui avait dévasté des quartiers de la ville, ils sentent tous les deux leur faim en passant devant les magasins remplis de bonnes choses et chacun de raconter à l'autre avec force détails son menu préféré. Le tout est raconté en français et transcrit, par Kerouac lui-même, de façon à imiter le français parlé par lui dans son enfance. « Nin » préfère « un bon ragout d'boullette ». Pour sa part, Jack espère que « pour déjeuner on arra des belles grosses crêpes avec du syro de rave, et des sousices ». Et pour son souper, il imagine avec une anticipation joyeuse « un gros plat de corton... — des bines chaudes... et avec toutes ça du bon jambon chaud qui tombe en morceau quand tu ma ta fourchette dedans — pour dessert je veu un beau gros cakes chaud a Maman avec des peach et du ju de la can et d'le whipcream — ça, ou bien le favorite a Papa, whip cream avec date pie ». Leur gourmandise leur a presque fait oublier l'inondation, ajoute Kerouac[30].

Même Lessard-Bissonnette décrit le retour de l'usine et le souper de la famille dans un style un peu plus léger :

> Pendant que Labranche et Maurice se débarbouillaient, à tour de rôle, dans un bassin placé dans l'évier, Vic et sa mère sortaient les marmites de viandes, de ragoûts, de fricassées, ou de soupes cuits la veille du soir...

> Un pain presque entier était coupé en tranches épaisses, le réchauffage des marmites était versé dans des plats en granit... Après cela chacun était prêt à plonger la cuillère pour emplir son assiette et dévorer ses mets après une dure journée de travail[31].

L'étude sur la ville de Lowell de Kenngott contient des budgets de familles d'origines ethniques diverses pour l'année 1875, soit quelque 25 ans avant l'arrivée des Labranche fictifs et plus de 50 ans avant la jeunesse de Kerouac. Voici le budget qu'il rapporte pour une famille canadienne-française. On y trouve des détails sur les montants dépensés pour la nourriture :

OUVRIER D'USINE CANADIEN-FRANÇAIS
(Non spécialisé)

Salaire du père	420 $
Salaire de la fille, seize ans	334 $
	754 $

> CONDITION — La famille compte cinq personnes, les parents et trois enfants de six à seize ans ; deux vont à l'école. Ils ont un logis de quatre pièces, dans un bon voisinage, mais les alentours sont pauvres et malsains. La maison est propre, mais meublée pauvrement. La famille est en bonne santé et s'habille assez bien.
>
> NOURRITURE — *Petit déjeuner*, pain, beurre, viande froide, pain d'épice et café. *Dîner*, pain, beurre, viande, pommes de terre, légumes et tarte. *Souper*, pain, beurre, sauce, gâteau, thé. Soupe une fois par semaine.
>
> COÛT DE LA VIE — 754,00 $. Loyer, 96,00 $; combustibles, 43,50 $; épiceries, 329,00 $; viande, 91,70 $; poisson, 11,80 $; lait, 27,50 $; bottes et chaussures, 23,25 $; vêtements, 61,00 $; tissus — mercerie, 18,75 $; journaux, 4,00 $; articles divers, 47,50 $[32].

Afin de compléter le tableau, voyons aussi ce que dit Arthur Milot de ce qu'on mangeait dans une famille franco-américaine pendant sa jeunesse. Né en 1907, Arthur Milot décrit la nourriture traditionnelle des Canadiens français des années 20 et leurs habitudes culinaires, qui ont duré jusque vers 1960 et même après dans les familles où habitait encore une grand-mère qui y faisait la cuisine. Les recettes sont maintenant prisées par les enfants et les petits-enfants devenus adultes, qui désirent faire revivre les goûts et les odeurs de leur enfance.

> Nous avions aussi le vendredi... des pâtés au saumon en croûte. Encore meilleurs s'il y avait un peu de pommes purée avec la chair du saumon [...] le samedi soir c'était toujours le pot de « beans » (on dit *fèves au lard* au Canada). Maman ou Alice préparait les petits haricots blancs la veille en les triant soigneusement pour en retirer les petits cailloux qui cassent les dents, pour ensuite les faire tremper toute la nuit. De bon matin, le pot était préparé selon la recette classique : un gros morceau de lard salé, tranché, un oignon tout rond, tous les haricots, de la mélasse et de l'eau pour couvrir le tout...

> Maman servait un excellent *roastbeef* le dimanche midi [...] Son secret c'était d'arroser la viande avec du vinaigre avant de la mettre au four. Ordinairement, le *roastbeef* était accompagné de pommes purée bien crémeuses, avec un petit goût d'oignon[33].

Les repas des Franco-Américains étaient-ils très différents de ceux de leurs compatriotes restés au Canada ? Pour le savoir, retournons à *Maria Chapdelaine*. Nous y trouverons une réponse authentique, quoique partielle :

> La soupe aux pois fumait déjà dans les assiettes. Les cinq hommes s'attablèrent lentement, comme un peu étourdis par le dur travail ; mais à mesure qu'ils reprenaient leur souffle leur grande faim s'éveillait et bientôt ils commencèrent à manger avec avidité. Les deux femmes les servaient, remplissant les assiettes vides, apportant le grand plat de lard et de pommes de terre bouillies, versant le thé chaud dans les tasses. Quand la viande eut disparu, les dîneurs remplirent leurs soucoupes de sirop de sucre dans lequel ils trempèrent de gros morceaux de pain tendre[34].

À la fin, Maria Chapdelaine choisira de ne pas aller à Lowell ; Victoria Labranche s'y est rendue et y a travaillé, avant de rentrer au Québec ; Félix Albert s'y est installé, mais en est reparti, pas loin, mais ailleurs tout de même ; Arthur Milot quitta Lowell, lui aussi, pour vivre en Afrique et en Orient en sa qualité de représentant du gouvernement américain. Kerouac aussi en est parti, pour y revenir toutefois de temps à autre. On a néanmoins l'impression que Jack ne quitta jamais vraiment Lowell, puisque sa mère, qu'il ne quitta jamais vraiment, reconstituait constamment l'atmosphère canadienne-française de leur ville, y compris sa nourriture, partout où ils errèrent, souvent ensemble, à travers le pays.

Mais pour chaque personne qui n'y vint pas, comme Maria, ou qui y vint et en repartit, il y en eut des milliers qui s'y rendirent et qui y restèrent. Outre Lorenzo Surprenant et la famille Labranche, personnages fictifs de romans, il y eut des personnes réelles comme la famille Albert, la famille Milot, la famille Kerouac, en plus de tous ces ouvriers anonymes dont le mode de vie difficile est présenté par Kenngott dans son étude sur Lowell.

La population franco-américaine augmente progressivement dans la ville de Lowell. Selon Frances Early, les Canadiens français représentaient 6 % de la population de 41 000 habitants, en 1870[35]. Pour sa part, Kenngott écrit : « En 1875, la population de Lowell, tel que vérifié par le recensement d'État, était de 49 668 [...] Les Canadiens français [étaient au nombre] de 3 780 ou 7,2 pour cent[36]. » En 1881, quand Félix Albert arriva, ils étaient au nombre de 11 000, soit 18 % de la population de 60 000 habitants[37]. En 1902, la population franco-américaine se chiffrait à 24 800[38]. La mère Chapdelaine s'enquérant de la ville américaine où vit Lorenzo Surprenant, lui demande : « Et c'est-y une grosse place là où vous êtes ? » Et lui de répondre : « Quatre-vingt-dix mille[39] ». De son côté, Arthur Milot écrit : « On disait généralement [dans les années 30] que le groupe de Canadiens parlant français à Lowell comptait

25 000 âmes sur une population variant de 100 000 à 117 000[40]. » Les derniers recensements indiquent qu'environ 20 000 personnes à Lowell se définissent comme étant de souche franco-américaine. Leurs enfants et leurs petits-enfants essaimèrent vers la proche banlieue, plus attrayante, où ils élèvent aujourd'hui leur famille dans des maisons coquettes et confortables.

C'est pour ces derniers que le rêve d'une vie meilleure se concrétisa. D'abord âpres et impitoyables, les conditions de vie s'améliorèrent peu à peu. Le Petit Canada grouillant de vie n'est plus qu'un souvenir, vivace pour les uns, de plus en plus vague pour les autres. C'est donc grâce à la littérature, aussi bien qu'aux écrits des érudits, que nous sommes en mesure de reconstituer le mode de vie des immigrés afin d'essayer de comprendre les difficultés auxquelles ils firent face. Ces gens réussirent néanmoins à procurer à leurs descendants un bien-être matériel qu'ils n'ont eux-mêmes jamais connu ni même imaginé. Le rêve d'une vie meilleure de tout un peuple de migrants est enfin devenu une réalité.

NOTES

1. Louis Hémon, *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*, Paris, Bernard Grasset, 1924, p. 177.

2. *Ibid.*, p. 141.

3. *Ibid.*, p. 251.

4. *Ibid.*, p. 177.

5. *Ibid.*, p. 178.

6. Camille Lessard (nom de plume: Liane), *Canuck*, Lewiston, Maine, Éditions Le Messager, 1936, p. 10. Camille Lessard a épousé Napoléon-P. Bissonnette en 1943, à l'âge de 60 ans.

7. Louis Hémon, *Maria Chapdelaine, op. cit.*, p. 181.

8. Camille Lessard-Bissonnette, *Canuck, op. cit.*, p. 11.

9. Deux autres romans franco-américains sont situés à Lowell: *L'Innocente Victime* d'Adélard Lambert et *Bélanger ou l'Histoire d'un crime* de Georges Crépeau. Dans ce dernier livre, la ville de Lowell n'apparaît que comme cadre d'un crime passionnel causé par la jalousie. Il ne contient aucune description du Petit Canada ou de ses logements. *L'Innocente Victime* raconte l'histoire d'un jeune couple dont la décision d'émigrer aura des conséquences tragiques. La conscription dans l'Armée du Nord pour lui, au moment de la guerre de Sécession, et, pour elle, la perte de son enfant, « adoptée » par des Américains, et même la perte de sa propre vie. Madame Legendre, comme son mari, est une « victime », victime surtout de la pauvreté, car c'est la pauvreté qui a déclenché le départ de Jean Legendre pour les États-Unis et le sien aussi, par la suite.

10. George F. Kenngott, *The Record of a City. A Social Survey of Lowell, Massachusetts*, New York, The Macmillan Co., 1912, p. 117.

11. Arthur Milot, « Cahiers de souvenirs d'enfance », inédit, 1985, p. 93.

12. Richard Santerre, *The Franco-Americans of Lowell, Massachusetts*, Lowell, The Franco-American Day Committee, 1972, sans pagination. Dans *Dr. Sax*, Jack Kerouac parle du « dépotoir et des cabanes d'ordures du Petit Canada, rue Aiken », p. 169. Ma traduction.

13. Arthur Milot, « Cahiers... », *op. cit.*, p. 92-94, 96.

14. Brigitte Lane, *Franco-American Folk Traditions and Popular Culture in a Former Milltown: Aspects of Ethnic Urban Folklore and the Dynamics of Folklore Change in Lowell, Massachusetts*, New York and London, Garland Publishing, 1990, p. 334.

15. *Ibid.*, p. 332-333.

16. Le *block* double était un immeuble de bois qui couvrait tout un pâté. Voir Félix Albert, *Immigrant Odyssey. A French-Canadian Habitant in New England*. A bilingual edition of *Histoire d'un enfant pauvre*, introduction de Frances-H. Early, traduit par Arthur-L. Eno, Jr., Orono, The University of Maine Press, 1991, p. 146.

17. Peter F. Blewett, « The New People: An Introduction to the Ethnic History of Lowell », *Cotton Was King*, Arthur-L. Eno, Jr., ed., Lowell, Lowell Historical Society, 1976, p. 208-209.

18. George Kenngott, *Record of a City, op. cit.*, p. 70.

19. *Ibid.*, p. 70-71.

20. Louis Hémon, *Maria Chapdelaine, op. cit.*, p. 181.

21. Camille Lessard-Bissonnette, *Canuck, op. cit.*, p. 13.

22. *Ibid.*

23. Frances Early, Introduction à *Immigrant Odyssey/Histoire d'un enfant pauvre, op. cit.*, p. 12.

24. George Kenngott, *Record of a City, op. cit.*, p. 52.

25. Arthur Milot, «Cahiers...», *op. cit.*, p. 53-54, 65-66.

26. Jack Kerouac, *Dr. Sax*, New York, Grove Press, 1977, p. 6.

27. Jack Kerouac, *Maggie Cassidy*, London, Quartet Books, 1975, p. 12-13.

28. Jack Kerouac, *Dr. Sax, op. cit*, p. 19.

29. *Ibid.*, p. 16-17.

30. *Ibid.*, p. 188-189.

31. Camille Lessard-Bissonnette, *Canuck, op. cit.*, p. 17-18.

32. George Kenngott, *Record of a City, op. cit.*, p. 134-135.

33. Arthur Milot, «Cahiers...», *op. cit.*, p. 158-159.

34. Louis Hémon, *Maria Chapdelaine, op. cit.*, p. 61.

35. Frances Early, Introduction à *Immigrant Odyssey/Histoire d'un enfant pauvre, op. cit.*, p. 11.

36. George Kenngott, *Record of a City, op. cit.*, p. 67.

37. Frances Early, Introduction à *Immigant Odyssey/Histoire d'un enfant pauvre, op. cit.*, p. 11.

38. Richard Santerre, *The Franco-Americans, op. cit.*, s.p.

39. Louis Hémon, *Maria Chapdelaine, op. cit.*, p. 80.

40. Arthur Milot, «Cahiers...», *op. cit.*, p. 50.